

La « Nature de la Femme »
Le mouvement des femmes, le matriarcat et un nouveau rapport à la nature
Barbara Messmer

À la fin du 19^{ème} siècle, au moment où le premier mouvement des femmes grandissait de plus en plus fortement en Europe, on écrivait beaucoup de choses sur la « nature de la femme » dans une science dominée par les hommes : les femmes avaient-elles une âme ? par exemple, et principalement appartenaient-elles au genre humain au plein sens du terme ? Et on s'interrogeait aussi pour savoir si la femme résisterait aux professions rudes et difficiles et même on se demandait, par exemple, si sa « disposition naturelle en soi convenait à une profession de la pratique juridique »¹.

Rosa Mayreder (1858-1938) et Rudolf Steiner, « changèrent leur fusil d'épaule » : « Ce que peut vouloir la femme, selon sa nature, qu'on la laisse donc en juger elle-même. [...] Elles (les femmes) doivent pouvoir décider elles-mêmes de ce qui est conforme leur nature. »² — « On saura seulement ce que sont les femmes lorsqu'on arrêtera de leur prescrire ce qu'elles sont censées être. »³

Outre la lutte des femmes pour le droit de vote ainsi que l'admission à l'éducation-formation et l'accès aux professions, une découverte d'identité dut aussi commencer à cette époque. Un nombre toujours croissant de femmes s'éveillèrent à leur individualité — en se fondant sur leur sexe, mais sans en être dépendantes. On peut aussi y voir une impulsion qui appartient à l'évènement de l'ère de Michaël qui a commencé en 1879, selon Rudolf Steiner, et dans laquelle les êtres humains tendent à se détacher de leur dépendance de groupes et de leurs déterminations biologiques.

Sans doute que le mouvement des femmes fut rejeté par les deux Guerres mondiales et les dictatures fascistes, et non pas par le surcroît en force nouvelles et facultés chez des individualités féminines. C'est précisément dans les époques de guerre qu'elles durent et furent parfaitement capables de remplacer les hommes. Par la rechute d'après 1945 dans l'idéal borné de la petite famille bourgeoise [la dictature des trois « K » : *Kinder-Küche-Kirche*, (enfant-église-cuisine) *ndt*], tout ce figea dans la morosité, dont ce dégagea dans les années 1970, le second mouvement des femmes. Tout d'abord, il s'agissait d'une démarcation vis-à-vis des groupes de gauche dominés par les hommes, ensuite du droit à l'avortement (« Mon ventre m'appartient ! »), et finalement d'autonomie dans tous les domaines. Des centres féminins furent fondés, des magasins féminins furent ouverts, en naquirent des groupes d'expériences autonomes, des maisons pour les femmes maltraitées, des unions, des centres de rencontres lesbiennes et dans les années 1980, même un mouvement de théologues féministes.⁴

Dans les années 70, une nouvelle conscience survint dans la culture alternative pour la nature, pour l'alimentation, la vie campagnarde et la spiritualité. Ces thèmes trouvèrent un accueil rapide dans le mouvement des femmes, car avec la conscience des prescriptions étriquées faites au rôle féminin, les comportements se focalisèrent à l'égard de son propre corps, de la sexualité et des forces de la nature. Le mouvement des femmes tomba dans un chaudron de sorcières rempli d'idées bouillonnantes et de nouveaux concepts de vie. Il y eut des féministes politiques, de telles qui s'occupèrent d'astrologie, de tarot, de magie et de mythes, et bientôt aussi une association des deux. L'intérêt porté à la vie de la femme se mit à vivre en s'intéressant à la protohistoire et la préhistoire et avec cela, au matriarcat.

La littérature au sujet du matriarcat

En 1975, deux publications ouvrirent des perspectives. Alice Schwarzer (née en 1942) démontra, dans son ouvrage *Der kleine Unterschied und seine großen Folgen [La petite différence et ses grandes répercussions]* comment le privé est politique. Verena Stefan (1947-2017) y rajouta, dans son roman *Häutungen [Mues]*, une dimension politique transcendante par son observation exacte de soi. Elle lutta à cette occasion en forgeant un nouveau langage pour décrire ce qu'elle avait éprouvé. En 1977 s'ensuivit la traduction allemande de l'ouvrage *The first sexe* de la féministe américaine, Elizabeth Gould Davis (1917-1974) : *Am Anfang war die Frau [Au commencement était la femme]*⁵. Cette œuvre, qui présente la théorie du matriarcat sur la base de sources scientifiquement sérieuses, connut un impact dans ce pays-ci, après avoir à peine éveillé

¹ Ainsi en 1920 encore le ministre de la justice de la Hesse, Otto von Brentano, cité selon Dorothee Linnemann (éditrice) : *Damenwahl ! 100 Jahre Frauenwahlrecht [Vote des dames ! 100 ans de droit de vote des femmes] Livre de l'exposition du Musée historique de Francfort-sur-le-Main* 2018, p.199. [Pour mémoire, le droit de vote fut accordé en France aux femmes françaises en 1946, par le Général De Gaulle. *Ndt*]

² Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté (GA 4)*, Dornach 1978, p.238.

³ Rosa Mayreder : *Zur Kritik der Weiblichkeit [Au sujet de la critique de la féminité]*, Hambourg 2014, p.171

⁴ Ces récapitulations des mouvements féminins sont décrits à partir d'un angle de vue déterminé et donc incomplets.

⁵ Elizabeth Gould Davis : *Am Anfang war die Frau. Die neue Zivilisationsgeschichte aus weiblicher Sicht [Au commencement était la femme. La nouvelle histoire de la civilisation à partir de la vision féminine]*, Munich 1977.

[Ce titre, un peu provocateur et commercial une fois traduit en allemand se vit confirmé entre temps par la science génomique des mitochondries qui sont biologiquement un héritage exclusif à la gente féminine — même pour les machos qui de fait, n'ont que les mitochondries de leur mère — qui démontre que « l'Ève » originelle ne serait pas **Une** mais **sept** distinctes à l'origine ; comme quoi Adam eût déjà donc déjà pratiqué la polygynie (?). *Ndt*]

l'attention lors de sa première publication aux USA, en 1971. Désormais, il y eut deux courants dans le mouvement des femmes : celui des « politiques » qui jetaient un coup d'œil un peu méfiant sur les représentantes d'une féminité nouvelle en y suspectant la dissimulation d'un nouveau « biologisme » ; et là autres, qui semblaient trop peu critiques de la société et pas assez amples. Peut-être faut-il remercier Verena Stefan, qu'on n'en vint jamais à une scission, étant donné que dans son ouvrage, la politique et le spirituel s'appartiennent de manière organique. Chez elle retentit déjà le fait de l'oppression matriarcale a des racines dans l'histoire de l'humanité.

La confrontation avec l'histoire de la femme et du matriarcat renforça la conscience de soi féminine. C'est précisément un homme qui, avec son ouvrage, *Das Mutterrecht [le droit de la mère]* (en 1861 [l'année de naissance de Rudolf Steiner, *ndt*]), dans ce 19^{ème} siècle si hostile aux femmes [Sur ce point voir George Sand : *Histoire de ma vie*, Tomes I & II, qui en témoigne en particulier en ce qui concerne les obstacles religieux dressés par ce siècle que l'on sous-estime toujours trop encore en France. *ndt*] posa la première pierre de la recherche sur le matriarcat : le Suisse Johann Jakob Bachofen (1817-1887). Gould Davis se réfère à lui à plusieurs reprises, mais aussi à de nombreux auteurs qui ont repris les théories de Bachofen ou qui en explorèrent d'analogues, comme Robert Griffault, Robert Graves, August Bebel, Jane Ellen Harrison et Margaret Mead.

En 1980, Heide Göttner-Abendroth (née en 1941), réussit un nouveau pas dans son ouvrage : *Die Göttin und ihr Heros. Die Matriarchalen Religionen in Mythen, Märchen, Dichtung [La Déesse et ses héros. Les religions matriarcales en mythes, contes et poésie]*. Car elle montra comment pour les êtres humains de la préhistoire, les saisons étaient l'expression d'un événement entre la Déesse et le Fils de l'être humain — à partir de l'événement printanier de la chasseresse Artémis-Diane, par les noces sacrées de la déesse en été, jusqu'à la mort du héros dans le royaume des enfers infra-terrestres en hiver avant qu'il ne renaisse au printemps. Les Grecs de l'antiquité éprouvaient aussi encore les saisons comme une succession de présence ou d'absence de la Déesse terrestre *Déméter* et de sa fille *Perséphone*. Göttner-Abendroth publia son œuvre standard, en 1988 : *Das Matriarchat I. Die Erforschung seiner Geschichte [le matriarcat I. L'investigation de son histoire]* et d'autres ouvrages complémentaires dans la maison d'édition renommée *Kohlhammer*, elle fonda en 1986 une académie pour la recherche sur le matriarcat, accompagnée de la fondation un lieu de culte adapté pour les femmes (HAGIA) et invita à des congrès à partir de 2003 sur ce sujet. Ces ouvrages sont contestés dans le milieu scientifique ; d'une manière intéressante on lui a reproché [voir *Wiki*, *ndt*] le fait que ses déclarations seraient, d'une certaine manière comparables aux positions de l'anthroposophie et de la théosophie et d'autres mouvements néo-religieux qui relient la néo-mythologie avec une revendication scientifique »⁶ Par surcroît il y a une critique massive des ex-participantes sur les structures de l'HAGIA.

Les aspects de science spirituelle

Or la thèse « Au commencement était la femme », correspond aux présentations de Rudolf Steiner dans sa conférence du 23 octobre 1905 qu'il donna seulement devant un public de femmes (le lendemain il en donna une autre, devant un public exclusivement composé d'hommes) : « Le sexe féminin fut donc le premier qui autrefois, eut alors en lui la vertu de produire la totalité de l'individu humain.⁷ » Il confirma aussi qu'il y eut une phase de parthénogenèse dans l'évolution de l'être humain, la « naissance virginale », qu'aujourd'hui nous rencontrons encore chez certains êtres vivants comme les pucerons. Il est vrai qu'il transposa cette phase à une époque où il n'y avait encore aucune trace physique. Ce qu'était la forme physique de l'être humain alors, « se rapprochait plutôt de la forme physique extérieure de la femme.⁸ ». La femme possédait alors des organes qui fécondaient, et de tels qui pouvaient être fécondés. Mais ce qui véritablement fécondait était pendant l'esprit divin.

Lors de la séparation des sexes, la femme conserva ceux qui pouvaient être fécondés et qui devinrent ses organes sexuels féminins actuels. Les organes générateurs (fécondants) furent métamorphosés en organes de sagesse et conservèrent alors leur caractère « masculin ». Chez l'homme ces organes se métamorphosèrent en force d'engendrement physique, par contre les organes fécondants en organe de sagesse — et conservèrent ainsi leur caractère « féminin ». Cela étant l'homme féconde physiquement la femme, la femme spirituellement l'homme. La sagesse imprégnée de masculinité chez la femme, Steiner la caractérisait ensuite comme originelle de ces temps-là, spirituellement productive et entrant en contact avec les forces cosmiques, celle féminine des hommes, comme passive, assimilante et renvoyée à la fécondation « de l'extérieur » du monde neurosensoriel. Deux tâches différentes dans l'évolution de l'humanité en résultèrent donc « de l'extérieur » : les femmes perpétuèrent la sagesse imagée traditionnelle dans le sacerdoce ; les hommes devaient recueillir leur sagesse des impressions extérieures pour transformer énergiquement leur entourage. Aux temps de la Bible, un conflit intervint entre les représentants de ces deux tâches, qui est présenté dans le

⁶ https://de.wikipedia.org/wiki/Heide_Göttner_Abendroth

[Il est évident que des « spécialistes » scientifiques n'ont aucune vision dans la profondeur et pas moins souvent une pseudo- précision seulement dans le détail..., mais si vous vous renseignez un peu sur ce que transmettent les Druides, de nos jours encore et avec sérieux, un tel culte comme celui de HAGIA n'est pas étonnant et peut rendre de précieux services curatifs en particulier aux êtres élémentaires et à la vie de la nature en général dans l'état de dépérissement dans lequel elle se trouve aujourd'hui. Et c'est toujours mieux que d'y répandre du *round-up*.. ! *Ndt*]

⁷ Rudolf Steiner : *La légende du temple et la légende dorée (GA 93)*, Dornach 1991, p.231.

⁸ *Ebenda*.

combat entre Abel (sagesse sacerdotale intuitive) et Caïn (transformation [et élévation de l'œuvre de la Terre, *Ndt*] de la Terre).

La métamorphose des organes sexuels en organes de sagesse a lieu aujourd'hui encore, chez l'embryon prédisposé aux deux sexes, dans la sixième semaine de vie. Une partie du corps éthérique conserve le caractère du sexe qui est physiquement « expulsé », et cette partie imprègne les force éthérique du penser. L'autre partie du corps éthérique forme le sexe physique de l'être humain. Ce n'est donc pas la totalité du corps éthérique de la femme ou de l'homme qui est contre-sexuellement imprégnée, mais une partie seulement. Les forces du penser métamorphosées à partir des organes sexuels conformément à la structure des organes physiques chez la femme, peuvent être pensées comme créatives de ce qui est nouveau et qui osent vers le nouveau, comme extroverties, jaillissantes et situativement-dépendantes, se trouvant au contact du monde extérieur ; celles de l'homme comme introverties, régulières, se mouvant en rythmes, protectrices uniformes, remodelant une même idée ou repensant ce qui est nouveau.⁹ Dans le sillage de l'attribution des rôles des époques patriarcales, ceci dut agir en libérant — sans perdre de vue le fait que tout ceci, ce sont ses adjonctions à l'être humains et en rien des restrictions.

Traces du matriarcat

Les témoignages archéologiques de matriarcats dans les temps préhistoriques sont conséquemment à comprendre comme des répétitions d'un état encore très non-corporel de l'humanité. En outre, les connaissances de sociétés « de droit maternel » ont continué à vivre comme un souvenir vénérable au travers des mythes contes et légendes, jusqu'au 19^{ème} siècle (par exemple dans les Alpes).¹⁰ Même la forme sociétale s'est conservée comme un écho de ces temps antédiluviens. Au 20^{ème} siècle, les éthologues Ruth Benedict (1887-1948) et Margaret Mead (1901-1978) explorent des cultures qui ne connaissent pas l'écriture dans l'espace pacifique et découvrent des lignées dans lesquelles les femmes dominaient et où l'élément féminin était honoré (des hommes imitaient par exemple les couches). Et la transmission de l'héritage s'accomplissait par les filles et où, en partie, l'oncle maternel était chef de famille. En 2015 parut à la maison d'édition Christel Göttert, sur les ultimes ramifications de ces conditions, l'ouvrage *Matriarchale Spuren in Kolumbien [Traces matriarcales en Colombie]* et en 2016, deux ouvrages sur une lignée matriarcale du Sud de la Chine, sur laquelle il existe aussi un film.¹¹

Le matriarcat est mis aujourd'hui en relation avec le changement climatique et le comportement des êtres humains vis-à-vis de la nature. Aujourd'hui ce comportement est déterminé par la prédation de manière prépondérante. Nous consacrons nos efforts à lui prendre notre alimentation et ses matières premières, nous nous réjouissons du paysage, nous jouissons du vent de l'eau, au bord de mer et dans les montagnes et d'une bonne humeur dans les rayons du Soleil. Dans les témoignages matriarcaux et toutes les cultures qui ne connaissent pas l'écriture, nous rencontrons au contraire des gestes fondamentaux de donner avant de prendre. Les êtres humains y font l'expérience de la nature comme habitée d'êtres divins. Ceux-ci étaient priés pour une bonne chasse ou une cueillette et on leur faisait don ensuite de quelques choses qu'on avait obtenu. Les humains prenaient à la nature autant qu'ils avaient besoin et pas plus et la remerciaient pour cela dans des rituels saisonniers.

Le temple de la Grande Mère

Pour ceci un exemple en sont les temples mégalithiques de l'île méditerranéenne de Malte. En eux des figures féminines furent découvertes qui ont des poitrines disproportionnées, massives, des hanches et jambes, mais de petites têtes, mains et pieds. Leur figuration consiste en courbes rondes, joufflues et rétractées, en forme de anses et de baies. Ces formes luxuriantes qui semblent s'agiter d'elles-mêmes font allusion à la fertilité féminine. Elles incorporent ce qui enfante, ce qui nourrit — la vie elle-même. Cette figure est connue comme la « grande Mère ».¹²

⁹ Ces contextes sont à suivre plus précisément dans l'ouvrage de Michaela Glöckler : *Die männliche und weibliche Konstitution [La constitution masculine et féminine]*, Stuttgart 1987. Cet ouvrage épuisé est accessible sur demande auprès du conseil des femmes du centre de travail de la Société anthroposophique en Allemagne. Voir la note de l'auteure.

¹⁰ Voir la postface de l'ouvrage de Karl Felix Wolff : *Dolomitensagen [Légendes des Dolomites]*, première édition en 1911, réimpression Bozen 2019.

¹¹ Teresia Sauter-Baillet : *Matriarchale Spuren in Kolumbien. Eine Reise zu den Tairona, den Wayuu et dem Frauendorf Nashira [Traces matriarcales en Colombie. Un voyage vers le Tairona, le Wayuu et au village des femmes Nashira]* Rüsselheim 2015 ; Dagmar Margotsdotter : *Am Herdefeuer. Aufzeichnungen einer Reise au den matriarchalen Mosuo [Près du feu du foyer. Annotations d'un voyage jusqu'au Mosuo matriarcaux]*, Rüsselheim 2016, Fricka Laghammer : *Familie, als Beginn ; Die westliche Kleinfamilie und die matriarchale Großfamilie der Mosuo in China — (kein Vergleich. [Famille comme commencement. La petite famille occidentale et la grande famille matriarcale des Mosuo en Chine — (auc)une comparaison]*, Rüsselheim 2016 ; Uschi Madeisky, Dagmar Margotsdotter-Fricke & Daniel Parr : *Wo die Freien Frauen wohnen — Vom Matriarchat der Mosuo [Là ou résident les femmes libres — Du matriarcat des Mosuo]*, D 2014, 90 min. [En français, sur des civilisation antédiluviennes (dont la prédominance est matriarcale) voir de Louis-Claude Vincent : *Le paradis perdu de Mu* aux éditions de la Source, 1969 Marsat, *Ndt*]

Les temples de Malte ont apparu entre 3600 et 2500 avant J.-C. et sont ainsi plus anciens que les pyramides d'Égypte. Ils se trouvaient originellement sous la terre. Sur cette île baignée d'un Soleil sortant et plongeant dans la mer et environnée des jeux du vent, ils conduisaient dans le corps obscur de la Terre-Mère, jusqu'à 10 mètres de profondeur. Les formes des pierres des murs sont légèrement bombées et donc « enflées ». Le plan au sol représente les corps des déesses : deux à trois demi-cercles se faisant face avec d'étroits accès, qui sont désignés par les archéologues « en forme de feuille de trèfle », mais on reconnaît sans peine la déesse Mère, représentée de manière réduite : avec une tête (ou bien sans), deux seins ainsi que deux cuisses ou deux fesses. Chaque implantation de temple comporte deux ou trois de ces formations.

Les fouilles témoignent d'une culture paisible. Dans ces édifices sacrés, des prêtresses servaient la déesse Mère et inhumaient les défunts, car la déesse incarnait aussi des aspects de la mort. Donner la vie et prendre la vie — ces pôles s'appartenaient à l'époque. Dans ces temps primitifs, la nature pouvait apporter rapidement la mort, c'est pourquoi la vie des peuples matriarcaux dépendait totalement des bonnes grâces de la « Grande Mère ». Ils éprouvaient orages et tempêtes comme autant de messages de la déesse céleste en colère, accueillait sécheresse et tremblements de Terre comme des punitions de la déesse Terre ou bien l'infertilité comme des arrêts prononcés par la Grande Mère. Dans leur comportement moral, ils s'efforçaient de rester en consonance harmonieuse avec la déesse.

En grande partie les statues des Mères sur Malte n'ont plus de tête, elles ont été décapitées. Un peuple guerrier, probablement marqué d'une masculinité conquérante [voir les mégalithes de Filitosa en Corse du sud, qui témoignent manifestement de cette « masculinité agressive, voire priapique » ! *Ndt*], dut manifestement démontrer son triomphe sur une culture absolument sans défense. Malte est donc aussi un exemple du fait que le passage du matriarcat au patriarcat n'est pas arrivé à bout sans le recours à la violence.

Avec le succès du patriarcat la vie en harmonie avec la nature s'estompée progressivement et il en surgit par contre sa maîtrise et son usage unilatéral qui culminent aujourd'hui dans l'exploitation et le pillage. Par ailleurs avec le progrès de la technique nous nous sommes toujours plus éloignés de la nature. La seconde « réalité » [guillemets du traducteur] du monde médiatique virtuel renforce encore plus ceci. D'un autre côté, l'émancipation de la nature a apporté une liberté que l'humanité sur Malte n'avait pas. Nous pouvons faire de la nuit un jour, voler à des milliers de kilomètres pendant des heures et soigner des maladies qui signifiaient autrefois une condamnation à mort. Mais il n'existe plus aucune contrainte à un comportement naturel moral. Quant à savoir si nous voulons la piller ou la soigner, cela relève de notre décision. Et celle-ci devient de plus en plus pressante.

Féminisme et mouvement écologique

Au moment où la conscience écologique passa aussi dans le mouvement des femmes, dans les années 1970, Françoise d'Eaubonne posa une pierre milliaire avec sa thèse sur le débat écologique sous sa formulation radicale : « *Féminisme ou mort* ». ¹³ La thèse principale de cet ouvrage dit que l'oppression des femmes et la destruction de notre planète ont la même racine : sexisme et exercice de la violence par le patriarcat. Comme menace écologique elle voit principalement la croissance de la population et l'exploitation des ressources en matières premières. Elle n'a confiance que dans une hégémonie de femmes, féministes politisées, la régulation des naissances par techniques préservatives, avortement ou refus de relation sexuelle. En outre elle espère aussi en une mutation du pouvoir paternaliste au moyen d'une fréquentation co-féministe avec notre planète. (Ici elle dit non aux énergies atomiques et partage le regard vers des énergies renouvelables.) En 1975 le pronostic fut établi qu'en l'an 2000, la population mondiale engloberait 7 milliards s'individus et que ceci entraînerait une catastrophe finale. Aujourd'hui nous vivons encore à 7 milliards d'êtres humains et un taux de naissance toujours en croissance — mais à quels prix écologique et social ! Françoise Eaubonne pensait logiquement le présent en prolongeant des statistiques de son époque. Aujourd'hui on sait que le futur en se laisse pas calculer de manière linéaire. Le penser statistique qui ne se réfère qu'à l'aspect matériel, a certes amené la crise écologique, en effet, parce qu'il ne pense pas la vie d'une manière correcte et juste. Nous avons besoin d'une autre façon de voir la nature et de nouvelles idées sur celle-ci afin d'apprendre à nous comporter autrement. Il va de soi que nous devons clouer au pilori les états alarmants [de la vie, *ndt*] de la Terre comme cela anime déjà la jeunesse de *Fridays for Future*. Mais quel serait l'aspect d'une nouvelle manière de voir la nature avec d'autres concepts ?

Corps vivant et âme

¹² Elles ont été conservées comme des objets sacrés et donc des formes idéalement représentées et non pas nécessairement des corps féminins de l'époque. Il est en tout cas vraisemblable que de telles sculptures représentent des formes du corps éthériques. [d'où l'outrance des formes du fait qu'à l'époque ils n'y avait pas de coïncidence entre les formes éthériques et celles du corps « physique » à l'époque. *Ndt*]

¹³ Voir Françoise d'Eaubonne : *Féminisme ou mort*, [Le féminisme ou la mort], Munich 1975. [Encore un nom qui prédestine !, *Ndt*]

La nature qui nous est la plus proche c'est celle de notre corps. Je voudrais citer à cet effet quelques exemples tirés des ouvrages de femmes. En 1950, Shirley MacLaine, la future vedette cinématographique, avait alors 16 ans. Peu avant son entrée en scène un jour, pour exécuter un ballet, elle fait une chute et se rompt la cheville. Elle dissimula cette chute, serra fortement autant qu'elle put, sa cheville qui gonflait dans les lacets de sa ballerine et dansa deux heures durant : « À chaque mouvement, il semblait que je me misse à planer pour ainsi dire loin de moi. Je sentais, [...] comme si mon esprit se fût libéré de mon corps et qu'il me regardait d'en haut. — Je savais bien que c'était douloureux, mais je me tenais d'une manière ou d'une autre au-dessus de cela. Probablement que ce fut ma première expérience que l'esprit peut vaincre de fait la matière. »¹⁴ Après la représentation, le médecin fut appelé d'urgence et la cheville plâtrée pour quatre mois.

Tout aussi naturellement douée pour une perception plus affinée de son corps fut aussi Verena Stefan, déjà mentionnée plus haut. Dans les *Mues*, elle se souvient d'une expérience à la maternelle. Un soir, alors qu'elle faisait sa toilette, il arriva « que je ressentis être effectivement vivante et que cela se répandait en moi si violemment que je restai sans bouger, des secondes durant je ressentis nettement chaque faisceau sanguin et chaque pore de ma peau qui renfermait mon corps, et soudain en un éclair les pores comme autant d'aiguillons convergèrent dans une sensation générale qui fut nouvelle pour moi. Et je me dis alors qu'il dût en avoir été ainsi lors de la création du premier être humain... »¹⁵

Quelle perception pure d'une vie présente dans le physique ! Verena Stefan fut consciente aussi bien de la totalité, de l'intégralité du corps éthérique pénétrant les moindres détails de son corps. Et Shirley MacLaine fit l'expérience que l'âme et l'esprit peuvent s'élever au-dessus des sensations douloureuses du corps, et qu'elle est elle-même plus que son corps physique ; ces deux expériences peuvent élargir fortement notre regard sur la nature.

D'autres observations exactes et réflexions sur le corps et l'âme parvenaient à Verena Stefan, comme des descriptions de la réalité de la vie de l'âme dans ses relations avec les hommes. Sans ménagements, elle décrit une approche sexuelle renversante à l'époque de ses études : « Je serre mon cœur. «Je voudrais venir à toi. » La musique s'interrompt. Berlin est un paysage lunaire. ... Je vois le chemin infini devant moi que je dois parcourir jusqu'à lui. [...] On entend aucun bruit. Un cratère s'ouvre. L'ascenseur s'arrête d'une secousse. ... soupçonneux nous nous toisons dans la lumière du néon de la cuisine. »¹⁶ Ce sont des images d'une solitude ressentie dans le corps vivant, lorsque les âmes sont encore trop étrangères l'une à l'autre.

Être humain et nature

Jenny Erpenbeck, qui avait 41 ans à l'époque, avança d'un nouveau pas, inhabituel, vers une autre conception de la nature dans son roman *Heimsuchung [Affliction]* (2008). Elle y raconte l'histoire d'une maison de campagne avec un grand jardin près de Berlin, en s'appuyant sur la vie de ses dix habitantes. Tout au début, elle introduit un personnage mystérieux : le jardinier. Personne ne sait d'où il vient, il n'a pas de nom, parle à peine, mais travaille avec adresse et connaît bien la nature. Comme un refrain monotone, ses activités reviennent dans huit chapitres intermédiaires. Imperturbable, il s'acquitte des travaux du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver. Avec une patience infinie, il serre de près les doryphores ou répare les dégâts du jardin par la guerre et l'occupation. Dans cette constance, il ressemble aux processus de la nature. Comme celle-ci, il est toujours présent et silencieux, toujours à reconstruire et à remettre debout. Son vieillissement est décrit comme la pourriture qui s'installe dans les vieux arbres. Au moment où il devient incapable de travailler, il disparaît.

Le personnage du jardinier vit *avec* la nature et *pour* elle, il est aux petits soins pour elle et ne lui prend que peu d'elle. Ce qui se produit de soi, en effet presque sans âme, mécaniquement, recèle en soi deux mot-clefs pour une nouveau rapport conscient : identification par le sentiment et responsabilité. D'une part, nous gagnerions beaucoup si nous pouvions identifier notre penser avec la nature par notre sentir, à l'instar de ce que fait le jardinier ; et d'autre part, identifier notre comportement vis-à-vis de la nature avec la conscience qu'il a de sa responsabilité.

Considéré à partir de la vision de l'anthroposophie cela représente encore quelque chose d'autre. Car Jenny Erpenbeck invente un personnage artistique totalement ancré dans le domaine de la vie végétative, dans l'éthérique. Le jardinier accomplit son service en suivant les lois de la nature et du vivant. Aucune excitation d'âme n'est décrite, aucune autre impulsion que celle de soigner le jardin et de s'occuper de la maison. Il n'a aucune vie privée ou intérieure — à l'instar d'une plante.

L'auteure a donc placé, en l'enracinant dans l'éthérique, un personnage en contraste avec les nombreuses souffrances et joies des habitantes de la maison. Ces passages intermédiaires sur le jardinier calment les

¹⁴ Shirley MacLaine : *Raupe mit Schmetterlingsflügeln. Eine Autobiographie [Chenille aux ailes de papillon. Une autobiographie]* Francfort-sur-le-Main, 1972, p.14. [de même sur les champs des batailles napoléoniennes, il n'était pas rare de voir courir un grognard quelques mètres durant après qu'un boulet de canon lui eut emporté la tête entière, *Ndt]*

¹⁵ Verena Stefan : *Häutungen [Mues]*, Munich, 1975, p.9.

[Pour que le lecteur français comprenne bien ce passage, il faut qu'il sache que dans la langue germanique le mot *Leib* désigne le corps bien vivant et non pas le corps physique banal qui lui est désigné par *Körper*. Et ceci surtout lorsque c'est Rudolf Steiner qui parle en conférence ! Car pour lui, « au principe était authentiquement le Verbe ! ». *Ndt]*

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, pp.44 et suiv.

lectrices et lecteurs après toutes les agitations d'âme et les coups bouleversants du destin qui ont survécu dans la maison. Dans le domaine éthérique siègent des énergies de restauration et des vertus éducatrices, mais sans le domaine astral et le Je, il n'y eût pas eu d'autres développements comme l'embellissement et tout ce qui se transforme à la maison. Dans ce roman s'entretiennent donc ainsi l'élément éthérique et l'élément astral l'un avec l'autre.¹⁷

Chemineurs féminins dans l'avenir

Un second pas semble tout proche. Eu égard au fait que nous, les êtres humains, nous disposons encore d'un corps astral et d'un Je, nous pouvons aider la nature là où elle est sans défense et il peut s'ensuivre un changement radical de regard sur les problèmes écologiques : si l'action altruiste du jardinier rempli d'abnégation peut devenir l'élément guide sur la nature. Ce qui vit dans ses actes nous pouvons l'accueillir comme une attitude intérieure dans notre quête cognitive. Alors il devient évident que dans nos mouvements de penser nous ne rendons pas justice à la nature et que nous ne connaissons pas réellement le moindre de ses contextes de vie.

À partir d'une sagesse préconsciente, le personnage de nature végétale du jardinier circule avec des forces de vie et de mort. Son attitude de conscience qui va de soi pourrait donner d'autres impulsions guides pour notre action. En tant qu'être humain, nous avons la chance d'accomplir la même chose avec conscience. Lorsque des processus de vie, comme chez Serena Stefan, nous deviennent conscients alors nous pouvons aussi nous élever, comme Shirley MacLaine, et à partir d'un point de vue supérieur qui inclut forces de vie et forces de mort, intervenir dans les processus de la nature [sans les contrarier mais en les assistant, *ndt*] Alors ce serait enfin une manière de fréquenter la nature remplie de sagesse qui ne vise pas au résultat rapide, mais quelque chose de durable et de persistant qui atteint plus en définitive.

Verena Stefan n'a pas travaillé ses expériences d'enfant plus avant et Shirley MacLaine défend certes depuis longtemps une conception ésotérique du monde, mais se répand sur l'extra-terrestre, les incarnations antérieures et des choses analogues. On se demande si l'expérience de son Je, qu'elle eut dans sa jeune âme, a encore une portée significative pour elle. Pourtant toutes deux ont montré une attitude nouvelle vis-à-vis de la constitution corporelle vivante de l'être humain ; et Jenny Erpenbeck le chemin d'une autre manière de se comporter à l'égard de la nature.

Il y aurait encore maints exemples à donner ; la canadienne Jennifer Baichwal (née en 1965) avec *Watermark [Tache d'eau]* (2013), son film documentaire si vaste et artistique sur l'eau ; l'ancienne chercheuse spécialiste des chimpanzés, Jane Goodhall, à présent avocate des espèces animales en voie de disparition, âgée de 85 ans, infatigable toujours en voyage de conférences ; ou bien ces trois jeunes femmes qui ont ouvert en 2017 « *gramm.genau* » la première boutique sans emballages à Francfort-sur-le-Main et qui entre temps s'est agrandie en un « *zéro-Waste-Café [Café Zéro déchet]* ».

Peut-être que l'ultime résidu de la « nature de la femme » c'est la mobilité de son esprit qui sait appréhender ce qui est nouveau et reste ouverte à la spiritualité [la mobilité de son esprit, *ndt*]. Découvertes de l'en-soi de l'identification par le sentir et conscience de responsabilité vis-à-vis de la nature — dans ces qualités peut se trouver une contribution spécifique des femmes à la maîtrise des problèmes écologiques.¹⁸

Die Drei 3/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Barbara Messmer : est née en 1953 et a grandi à Munich après une formation dans le jardinage et l'agriculture, elle achève ses études universitaires en « folklore allemand et autre comparable », en 1983-85 assistante scientifique au *Brotmuseum* e. V. à Ulm. En 1886/87, elle fréquente le séminaire d'études anthroposophiques à Stuttgart, depuis 1887 collaboratrice au centre de travail de Francfort-sur-le-Main, depuis 2002, chargée d'affaires, et en 2013 co-fondatrice du Conseil des femmes. — Contact : Frauenrat der Anthroposophischen Gesellschaft en Allemagne — Arbeitszentrum Frankfurt, Hügelsstr. 67, 60433 Frankfurt, Tel ; +49/69/5309 3581, info@arbeitszentrum-ffm.de

¹⁷ Ceci n'existe pas dans le roman, ni n'est explicité, mais a été plutôt ajouté par moi.

¹⁸ Cette contribution est une version ré-élaborée et élargie d'un article de Barbara Messmer : *Mensch und nature im Matriarchat, im Patriarchat — und in Zukunft ? [Être humain et nature dans le matriarchat., dans le patriarcat — et à l'avenir ?]* dans **Mathilde 1-2/2020.**

Maria Magdalena¹⁹
Manfred Kyber

Ihr Herren und Frauen auf hohlem Tron,
Nicht ihr seid die Nächsten zum Gottessohn.
Vergeßt nicht, wer euch zuerst gebracht
Die Kunde vom Wunder der Osternacht.
Gehabt euch bescheiden mit eurem Bann
und schlagt es in Kirchen und Herzen an :
Die Erste, die den Erstandenen sah,
war Maria von Magdala.

Vous Messieurs et Dames sur un trône creux,
N'êtes guère les plus proches du Fils de Dieu.
N'oubliez pas qui, tout d'abord vous apporta
La nouvelle prodigieuse de la nuit de Pâque.
Modérez donc votre anathème
Cela sonne dans les églises et les cœurs :
La première qui vit le Ressuscité,
Fut Marie la Magdaléenne.

Manfred Kyber (1880-1933) était un écrivain balte allemand, ésotériste et philosophe. Son recueil de poèmes paru en 1918 *Genius Astri* est dédié à Rudolf Steiner, qu'il avait rencontré en 1911. L'intérêt spécial de Kyber dans ses dernières années porta sur la protection des animaux — <http://manfred-kyber.de>

¹⁹ Ce poème se trouve à la dernière page de *Die Drei* 3/2020. *Ndt*